

**PREMIER RÉCIT EXCLUSIF DES RESCAPÉS DE FOUSSOUBIE**

« Soudain, filant sous moi dans le torrent, des lumières ! » C'était les bidons lancés de l'extérieur, mais les trois rescapés restèrent encore 24 heures prisonniers du gouffre.

**PREMIER RÉCIT **EXCLUSIF** DES RESCAPÉS DE FOUSSOUBIE**

« *Soudain, filant sous moi dans le torrent, des lumières !* »

C'était les bidons lancés de l'extérieur, mais les trois rescapés restèrent encore 24 heures prisonniers du gouffre

« **V**OICI plus de trente heures que nous lutons dans cette grotte, assaillis par des torrents d'eau. Deux de nos camarades ont été emportés hier par les tourbillons. Nous ne sommes plus que trois. »

A son tour, Emile Cheillets vient de faire une chute d'une vingtaine de mètres. Jacques Delacour, qui l'assurait, a senti la corde se tendre. Puis, plus rien.

Et brusquement de l'obscurité qui s'étend en dessous de nous, du vacarme du torrent où Mimile a sans doute été englouti, des cris nous parviennent. Il est vivant ! Nous ne comprenons pas ce qu'il dit. Nous nous contentons de tirer sur la corde. Le voici, à côté de nous à nouveau, sur la terrasse-relais. Sain et sauf. Il a été protégé des chocs contre les parois par son gilet de sauvetage et de la noyade par la cordelette usée que nous venions de trouver. Si nous avions eu hier lundi une corde d'assurance, Bernard Raffy et Jeannot Dupont seraient sans doute encore en vie.

**Le tout pour le tout**

Mimile a perdu sa lampe au cours de sa chute. Plus que deux lumignons, pour trois. Cela va mal. Nous avons une brusque baisse de moral. Il faut faire quelque chose, nous ne pouvons pas rester sur ce perchoir de quelques centimètres de large. Mimile est incapable de tenter à nouveau l'escalade au cours de laquelle il a chuté. Lui et Alain sont d'avis de retourner vers la galerie sèche d'où nous venons et d'y attendre des secours. Jacques s'y oppose formellement. Puis il demande très calme : « Crois-tu que j'aie une chance de passer ? »

MIMILE : « Une sur deux. »

Voici la fin du récit des trois rescapés de la goule de la Foussoubie (Ardèche). Emile Cheillets, vingt-deux ans, Alain Besacier, vingt-quatre ans, et Jacques Delacour, dix-huit ans, racontent comment, après avoir vu deux de leurs compagnons, Bernard Raffy, vingt-sept ans, et Jean Dupont, vingt et un ans, emportés par les eaux, ils continuent leur progression.

De bivouac en bivouac, les trois garçons ne cesseront jamais de progresser vers la sortie. Bien qu'ils n'aient rien à manger et presque plus d'éclairage.

Au moment où ils ramassent les bidons lumineux envoyés depuis la surface par les sauveteurs, ils sont à moins de 50 mètres de la sortie.

JACQUES : « Au point où on en est c'est le tout pour le tout, j'y vais. »

Sa lampe s'élève assez rapidement au-dessus de nos têtes, s'immobilise à la hauteur du surplomb. Longues minutes d'attente. La corde file à nouveau, la lampe de Jacques s'agite. Il est passé.

Nous voilà tous au sommet du puits de 16 mètres. Sur une petite vire épargnée par les eaux, un rouleau d'échelle que nous avions laissé à l'aller. Nous le récupérons et soufflons un peu.

Regonflé par son escalade victorieuse, Jacques chantonne l'air du « Jour le plus long », qu'il avait dans la tête depuis le début. D'un coup de lampe, il scrute les parois et la voûte qui nous dominent.

Il affirme voir une galerie suspendue, quelque chose qui pourrait être un abri pour nous.

Et toujours chantonnant, il commence à grimper vers la route, emportant la corde et l'échelle que nous venons de trouver.

Jacques avait raison. Nous voilà installés dans une sorte de faux plafond. Une galerie longue de 20 mètres, large de trois,

**Un morceau de ceinturon**

A côté de l'enfer que nous venons de traverser, cette galerie est un purgatoire. Notre

perchoir est même équipé d'une petite vasque contenant assez d'eau pour nous permettre de boire.

C'est ici que nous passerons la nuit de mardi à mercredi, la journée de mercredi et la nuit suivante. Trente-six heures qui s'écoulent dans une sorte de torpeur grelottante, de rêve prostré. Nous avons des pertes de conscience de plusieurs heures qu'interrompent des crampes d'estomac. Dans la journée de mercredi, nous découpons un morceau de ceinturon et le machonnons.

**En position de goal**

Nous avons l'impression que nous pourrions tenir une dizaine de jours. Chacun se demande lequel s'éteindra le premier. Mais garde ses supputations pour lui. Par moment, quelqu'un dit :

— Je vois encore son visage au moment où il est tombé...

Aussitôt, on détourne la conversation. La vision des copains disparus est insupportable.

Jacques se fait du souci pour ses examens.

Encore une journée de fièvre pour mes révisions, répète-t-il.

Jeudi matin, Mimile se lève pour aller boire. De notre galerie suspendue on peut apercevoir la partie amont de la grotte, vers la sortie.

EMILE. — J'ai d'abord cru à des éblouissements. Filant à toute vitesse dans le torrent

en dessous de moi, des lumières.

— Les gars, venez voir !

Des lumières, qu'est-ce que c'est ?

La lumière saute le puits de 7 mètres et vient s'immobiliser. Le temps que nous dévalions l'échelle, d'autres lumières foncent sur nous au fil de l'eau, dont le niveau a considérablement baissé.

— Des bidons !

Mimile barbote dans le torrent, en position de goal, et bloque tous les bidons qu'il peut attraper. Alain, trop ému, les rate tous. Nous en attrapons dix. Jacques les ouvre et grignote fébrilement des gâteaux secs. Notre première pensée est : « Dans une heure on est sorti. »

Puis nous nous ravisons. Nous profitons de la décrue pour franchir le dernier puits de 7 mètres, pendant qu'il est à sec. Et nous installons nos bidons sur une vire sèche qui pourra nous servir de bivouac.

**Un geste inutile**

Nous renvoyons à l'eau cinq bidons équipés, au cas où Bernard et Jeannot... En fait, nous savons bien que c'est seulement un geste. Nous mettons les piles de nos nouvelles lampes à sécher, répandons la sciure qui bourrait les bidons sur la galerie pour nous faire un matelas.

Et à la chaleur de toutes les bougies qu'on nous a envoyées, nous faisons sécher nos vêtements. Ensuite, nous

lisons les messages. Celui-ci par exemple, du père de Jacques, écrit sur une note de café : « Mon cher Jacques, nous sommes angoissés, mais confiants. Nous sommes en liaison avec tes camarades qui font l'impossible pour vous sortir. Bientôt nous serons là pour t'accueillir. Patience, courage et confiance ! »

Puis commence la nuit la plus interminable, nuit de jeudi à vendredi. Nous sommes impatients, nerveux. Nos regards nos montres toutes les dix minutes. Le temps ne passe pas.

Mimile réussit à atteindre le dernier coude de la grotte. Il aperçoit l'intense lueur des projecteurs que les sauveteurs ont installés à l'entrée de la goule. Mais entre lui et cette lueur, un torrent formidable tourbillonne dans une étroiture, la dernière. Il s'époumonne dans son sifflet pendant un quart d'heure. Personne, en surface, ne l'entendra. Il est décidé que vendredi matin nous barrerons avec notre échelle la rivière et que Jacques, encordé, tentera de franchir le dernier siphon.

Nous nous endormons. Vendredi, 7 heures du matin. Le bruit du ruissellement est toujours aussi torrentiel. Pas la peine de se lever. Alain pourtant va voir.

— Les gars, c'est sec. On est mort !

C'est une cavalcade éperdue. Devant nous, des lueurs de lampes, des voix : « Oh !... Oh !... » Les secours sont là. Sauvés !

Nous n'avons éprouvé tout d'abord que la joie animale d'en être sortis. Ce n'est que plus tard, une fois réadaptés au soleil, à l'air, à l'herbe des champs, qu'est venu nous assaillir la pensée de nos deux amis disparus, Bernard, Jeannot ! »

(Récit recueilli par notre envoyé spécial Michel CROCE-SPINELLI.)

Copyright par « France Soir ». Reproduction même partielle strictement interdite.